

[(Observations agricoles par des étudiants en agriculture.)]

De la ferme et de ses dépendances

(Suite.)

La porcherie.—Le porc est le plus fécond de tous les animaux de la ferme, celui qui croît le plus rapidement, se propage avec le plus de facilité, enfin celui qui pour concourir en grasse la nourriture qu'il consomme et demande beaucoup moins de soins que n'en exigent les autres espèces de bétail. Comme le cochon semble se complaire dans son ordure, on néglige bien à tort l'entretien de son étable plus que celle des autres animaux de la ferme.

Il est nécessaire de tenir ses porcs en état de propreté : leur accorder une parfaite nutrition. Il est généralement admis que le porc devrait être logé dans des stalles séparées, et dans chaque stalle y mettre un, deux ou trois porcs, suivant le cas. Les truies qui nourrissent doivent être séparées, avec leur portée, d'avec les autres porcs. Elles exigent un emplacement de 36 pieds carré. Un porc à l'engrais doit être placé dans une stalle de 12 à 14 pieds, mais à la condition qu'on en mette deux ou trois ensemble ; dans ce dernier cas la stalle doit être de 30 à 40 pieds carré. Pour un verrat, la stalle doit être de 27 pieds carré.

Nos porcheries sont d'ailleurs trop basses et par conséquent malsaines ; la distance entre les deux planchers doit être de 7 à 8 pieds de hauteur ; les séparations doivent varier entre 4½ pieds à 5½ pieds.

Le poulailleur.—Le poulailleur doit être à l'abri du froid, spacieux, plutôt obscur que clair, garni de perches carrées et d'une quantité de paniers ou boîtes proportionnés à la quantité de volailles qu'on se propose d'élever.

On ouvrira le poulailleur tous les jours de grand matin, et le fermier exactement chaque soir après le coucher du soleil, lors que les poules s'y seront retirées. On changera le foin des nids et on en enlèvera la fiente et les ordures au moins une fois par semaine.

Il conviendrait de planter près du poulailleur un arbre sur lequel les poules pourraient se percher et se mettre à l'abri des chaleurs de l'été ; c'est ordinairement un cerisier que l'on plante, car la volaille aime ses fruits. Enfin, on conseille aussi de placer dans un coin, près du poulailleur, une petite fosse remplie de sable fin dans laquelle les poules vont se rouler ; ce sable avec lequel les poules se couvrent tout le corps, chasse la vermine. Il est utile d'avoir recours à cette précaution vers le temps où les poules ont terminé leur incubation.

Il ne faut pas oublier qu'il faut aux poules de l'eau en grande quantité ; cette eau doit être nette, et par conséquent renouvelée souvent. Il ne faut pas oublier qu'il faut autant que possible éloigner le poulailleur des autres bâtiments, parce l'odeur du poulailleur infecte la santé des autres animaux et peut être la cause de nombreuses maladies.

Capital nécessaire à l'entretien de la ferme.—On sait que le capital circulant ou fond de roulement n'est autre chose que la somme d'argent nécessaire pour payer toutes les dépenses courantes de l'année. Il est donc évident que le capital circulant, qui est le nerf de la direction d'une ferme, doit aussi avoir une grande influence sur l'organisation de l'exploitation. Si le cultivateur a dû consacrer une trop grande partie de son capital à l'achat des bestiaux, le fonds de roulement pourra devenir trop restreint ; inconvénient qui sera moins grave, si les provisions en magasin sont considérables ; mais si le cultivateur manque de capitaux, en général il vaut mieux pour lui de restreindre le capital qu'il aura mis pour l'achat de son bétail que le capital de circulation.

En moyenne, ce capital doit être, au minimum, le tiers de l'exploitation. Plus ce capital est grand, plus le revenu général sera grand ; si, au contraire, il est insuffisant, les profits pourront se traduire en pertes. Si l'on manque d'argent pour faire les dépenses courantes, l'intérêt des sommes insuffisantes engagées, descend même au-dessous de celui que rapportent les capitaux placés sur hypothèques, à cause des pertes successives et répétées qu'on s'expose ainsi à subir. L'as un seul fermier n'échappe à cette loi, et si le fait n'est pas toujours manifeste, c'est qu'on a affirmé à bonnes conditions, ou bien qu'on a réparé ces pertes,

insignifiantes en apparence, par des efforts d'économie extraordinaires et par une application d'esprit et de corps qui fait grisonner bien des fermiers avant l'âge.

Les fermiers commençants, qui sont zélés et disposés à consacrer beaucoup de capitaux à l'exploitation d'une ferme, doivent être pénétrés de cette vérité, à savoir qu'il n'y a qu'une limite qu'il ne faut jamais franchir : celle qui est imposée par la production naturelle du sol.

Le fermier qui est à son aise, tout aussi bien que celui qui est dans la gêne, a besoin de crédit agricole, et peut s'en servir avec avantage. Il vaut mieux quelquefois emprunter à un taux même élevé que de se procurer de l'argent en cédant ses denrées au-dessous de leur valeur. Plus le fermier a de crédit, plus cependant il doit se garder d'en abuser ; il ne faut pas en user que s'il y a nécessité absolue et bien évidente de le faire, afin de ne le perdre complètement par un usage trop fréquent et pourtant abusif. L'emprunt est toujours onéreux, eût-il même été fait à un taux extrêmement bas, si l'opération pour laquelle il a été contracté ne rembourse pas le capital emprunté avec des intérêts plus élevés que ceux qu'on paye au prêteur. Le bénéfice certain que produira l'entreprise en vue de laquelle on emprunte, décide donc seul quel taux le fermier peut accorder.

Le fermier qui n'a pour toute réserve que son capital d'exploitation, ne doit jamais emprunter pour faire une spéculation hasardeuse, incertaine, s'il ne veut pas s'exposer à perdre son propre argent avec celui d'autrui. Le crédit personnel, qu'accordent les prêteurs prudents au fermier industriel, ne dépasse pas ordinairement le tiers, rarement la moitié de la fortune réelle et personnelle de l'emprunteur, fortune que les prêteurs savent très-bien évaluer. Exceptionnellement ils prêtent davantage ; dans ce cas ce n'est qu'à courte durée.

Le cultivateur doit rechercher, d'après ces données à combien il peut estimer le crédit sur lequel il pourra compter, le cas échéant dans l'organisation de l'exploitation, et à quelle fin il devra en user.

Le mécanisme en agriculture.—Pour ce qui regarde les forces mécaniques nécessaires à l'exploitation d'une ferme, le cultivateur n'est pas tout-à-fait libre dans son choix. Celles du vent et de l'eau sont locales ; celles de la vapeur sont encore trop peu applicables à l'agriculture. Quant aux forces humaines, l'emploi est plus général et plus facile, surtout quand elles sont abondantes. Cependant le prix de la main-d'œuvre ne se règle pas non plus à volonté ; il dépend des localités et du manque de l'abondance des bras. Ce n'est que dans l'emploi des forces animales que le cultivateur est suffisamment indépendant. L'organisation de l'exploitation doit donc se régler d'après les forces de travail utiles, applicables, qu'en a sous la main et qu'il est possible de se procurer ailleurs. De leur manque ou de leur abondance dépendra l'adoption de la culture extensive ou intensive, l'engagement d'un personnel nombreux ou restreint, l'emploi prédominant des machines ou des forces humaines, etc.—A. R.

(A suivre.)

Les graines en terre et sur terre.

Les graines qui ont été recueillies, placées et conservées soigneusement donneront de bons résultats, si on les sème dans les conditions suivantes :

10. On prépare la terre par des labours fréquents et par des engrais suffisants et convenables.

20. On observe de ne jamais semer dans un même carré, dans une même plate-bande, qui précédemment auront occupé la même place.

30. Ne jamais semer aucunes menues graines, de celles qu'on appelle délicates et précieuses, que sur couches, lorsque la grande chaleur du fumier est passée ; et si on les sème en pleine terre, dans des rayons espacés de quatre ou cinq doigts, ou dans des caisses portatives, répandre par dessus deux ou trois pouces de terreau.

Outre que cette pratique donne aux graines la facilité de lever et qu'elle produit une plus prompte végétation, elle contribue encore à la beauté et à la vigueur des plantes. Elle empêche que la terre ne puisse se sclérier et se fondre dans les sécheresses, elle